

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°76



J.R.R. TOLKIEN :
voyages en TERRE du milieu

Sommaire

► Interstyles

- Le Récit du changelin 6
Michael SWANWICK
- Freud, auteur de Tolkien 24
Xavier MAUMÉJEAN
- Noc-kerrigan 32
Thomas DAY

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 70
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
du livre, de l'animé et du mixte
par Pierre Stolze 108
- Paroles de Libraire : Trollune, troll d'histoire,
par Erwann Perchoc 114
- La grande boucle : la Volte souffle ses dix bougies,
par Erwann Perchoc 118
- AU TRAVERS DU PRISME : JOHN RONALD REUEL TOLKIEN
- De l'œuvre d'une vie à la vie d'une œuvre :
J.R.R. Tolkien (1892-1973),
par Isabelle Pantin 122
- Le Seigneur des Anneaux : roman mythopoétique,
par Jean-Philippe Jaworski 132
- Louis Bouyer : un prêtre en Terre du Milieu,
Par Francis Valéry 142
- J.R.R. Tolkien : les univers d'un philologue,
par Damien Bador 147
- Histoire de la Terre du Milieu,
par Bertrand Bonnet 153
- Voyage en Terre du Milieu, aller-retour :
un guide de lecture tolkienien 158
- SCIENTIFICTION
- Je parle, donc je suis :
le dialogue humain-machine est-il possible ?
par Rolând Lehoucq & Frédéric Landragin 180
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

« **Il n'y a pas si longtemps,** illustrer Tolkien relevait de l'exercice d'introspection. C'est désormais une industrie planétaire. Hier, évoquer "**Le Seigneur des Anneaux**" suscitait davantage d'étonnement que d'intérêt. Aujourd'hui, il est difficile d'échapper au battage publicitaire. Par le passé, mes seules préoccupations portaient sur la relation entre le texte et l'image. A présent, nombre de décisions graphiques ne sont pas loin de requérir la consultation d'un avocat. » Ainsi s'exprimait John Howe, en 2002, dans son introduction à **Sur les terres de Tolkien**, artbook conjointement édité par les éditions l'Atalante et l'Office régional culturel de Champagne-Ardenne (ce même John Howe qu'on retrouve en couverture de ce numéro 76, figurant Morgoth et Ungoliantë). 2002... Quand la première des deux trilogies cinématographiques de Peter Jackson n'était que partiellement sortie en salle... On imagine aujourd'hui, alors que la seconde de ces trilogies, celle du Hobbit, trouve sa conclusion au moment où ces lignes paraissent, combien les choses ne se sont guère améliorées sur le plan copyright et législatif concernant le père de Bilbo. A cela une raison évidente : si on ne peut soutenir que Tolkien « invente » à lui seul la *fantasy* moderne (il le fait pour partie, néanmoins), force est de constater que son « **Seigneur des Anneaux** », devenu machine à cash colossale, a constitué le genre dans sa dimension commerciale, et ce bien avant Peter Jackson. Le succès de sa trilogie best-seller a cristallisé la « *fantasy* à la Tolkien », cette *fantasy* où « l'univers-secondaire », le monde imaginaire dans lequel se déroule l'action, devient au moins aussi important que l'action elle-même et les personnages qui l'animent. Tel est l'apport de Tolkien à la *fantasy* moderne, révolution millésimée 1954, date de parution de **La Communauté de l'Anneau** (ou **La Fraternité...**, pour qui se réfère à la nouvelle traduction signée Daniel Lauzon, tout juste sortie chez Christian Bourgois), premier des trois volumes d'un cycle appelé à connaître un succès planétaire. Nombreux sont les auteurs à s'être engouffrés dans le sillage doré de Tolkien, continuateurs / imitateurs plus ou moins heureux (David Eddings, Terry Brooks, Raymond E. Feist, David Zindell, Stephen R. Donaldson, Robert Jordan, entre autres), et ce jusqu'à ce jour, apportant leur pierre à la reconnaissance populaire du genre, bien sûr, mais aussi, corollaire inévitable, à sa banalisation. « *La fantasy normalisée ne prend aucun risque : elle n'invente rien mais imite [...] s'affaire à déposséder les vieilles histoires de leur complexité intellectuelle et morale, transformant leur action en violence, leurs acteurs en poupée, leur véracité en platitude sentimentale* », nous dit Ursula Le Guin. La *fantasy* post-Tolkien est devenue une industrie, et s'il semble bien injuste de reprocher les travers de cette industrialisation à Tolkien, le fait est que ce constat, c'est à sa création que nous le devons... Certes. Tolkien, père d'une *fantasy* aux codes spécifiques (ce que d'aucuns nomment aujourd'hui la *high fantasy*) portée par une trilogie source au succès commercial qui, s'il mit quelques années à se dessiner, finit par tout balayer sur son passage — très bien. Sans Tolkien et le succès du « **Seigneur des Anneaux** », pas de création, en 1969, de la collection « **Adult Fantasy** » chez Ballantine dirigée par Lin Carter, collection qui, pour le coup et en cinq années (jusqu'au rachat de Ballantine par Random House), bornera bel et bien l'espace littéraire de la *fantasy* moderne

— c'est entendu. Mais la question reste entière : pourquoi un tel succès ? « *Ce livre est comme un éclair dans un ciel serein. Dire que l'aventure héroïque, splendide, éloquente et sans honte a soudain reparu dans une époque marquée par son antiromantisme presque pathologique n'est pas assez. Pour l'histoire du roman, ce n'est pas un retour mais une avancée, une révolution : la conquête d'un terrain nouveau* », écrira C.S. Lewis dans le *Time and Tide* au sujet du premier tome de la trilogie — propos datés de 1954, qui demeurent cruellement actuels au regard de l'époque qu'ils décrivent... Nous reste à dire en quoi « *ce livre est comme un éclair dans un ciel serein [...] une révolution* ». Ce livre et, au-delà, l'ensemble de l'œuvre qui l'accompagne : c'est là l'objet même du dossier proposé dans nos pages — question qu'Isabelle Pantin, Francis Valéry, Damien Bador, Jean-Philippe Jaworski, Laurent Kloetzer et beaucoup d'autres de nos collaborateurs ont saisie à bras le corps. Il appartiendra au lecteur de découvrir les réponses qu'ils apportent. Aborder pareil monstre littéraire, semblable fondation d'un pan complet du champ d'investigation bifrostien (comme nous l'avons fait avec H.P. Lovecraft, par exemple, ou bien encore Isaac Asimov, et comme nous le ferons avec Stephen King dans un proche futur), c'est faire le choix de la synthèse. Imposée par les contraintes techniques de la revue et le corpus généralement énorme consacré à l'œuvre traitée (tout spécialement dans le cas de celle de Tolkien, et à ce sujet, on salue ici le travail mené par Vincent Ferré depuis des années, universitaire à qui nous adressons au passage nos remerciements pour son aide quant à la réalisation du présent *Bifrost*). Un choix périlleux et frustrant, comme il se doit, auquel nous avons sacrifié avec le double souci qui nous est propre dans pareil cas : constituer autant une porte d'entrée pour le néophyte qu'un prolongement riche et inédit pour l'amateur capé. A voir si nous y sommes parvenus...

Pour l'heure tendez l'oreille. Le vent d'automne souffle au-dehors, brassant les feuilles. Bientôt, déjà, le solstice libérera l'hiver. Le feu crépite dans l'âtre non loin, vous cherchez votre place dans le cuir du fauteuil. L'odeur de la flambée envahit vos narines, à laquelle celle du tabac, plus riche, se mêlera dans un instant. C'est le temps des nuits longues, des grandes chasses. Le temps des histoires et des mythes. Ça tombe bien, notre hôte du trimestre est maître dans les unes et les autres. Ouvrez le livre, tournez la page.

« *Dans un trou vivait un hobbit...* »

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **L'Épée brisée**, le roman culte de Poul Anderson paru aux USA en

1954, et qui nous arrive enfin en français, au **Bérial'**, préfacé par Michael Moorcock, dans une traduction de Jean-Daniel Brèque et mis en images par Nicolas Fructus.



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°77 ; je reçois gratos **L'Épée brisée**, un livre qui décapite de partout, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°77, je reçois gratos **L'Épée brisée** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Bérial'
50 rue du Clos
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.berial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°77, le 22 janvier 2015.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Thomas Day
Xavier Mauméjean
Michael Swanwick*

.....

Michael SWANWICK



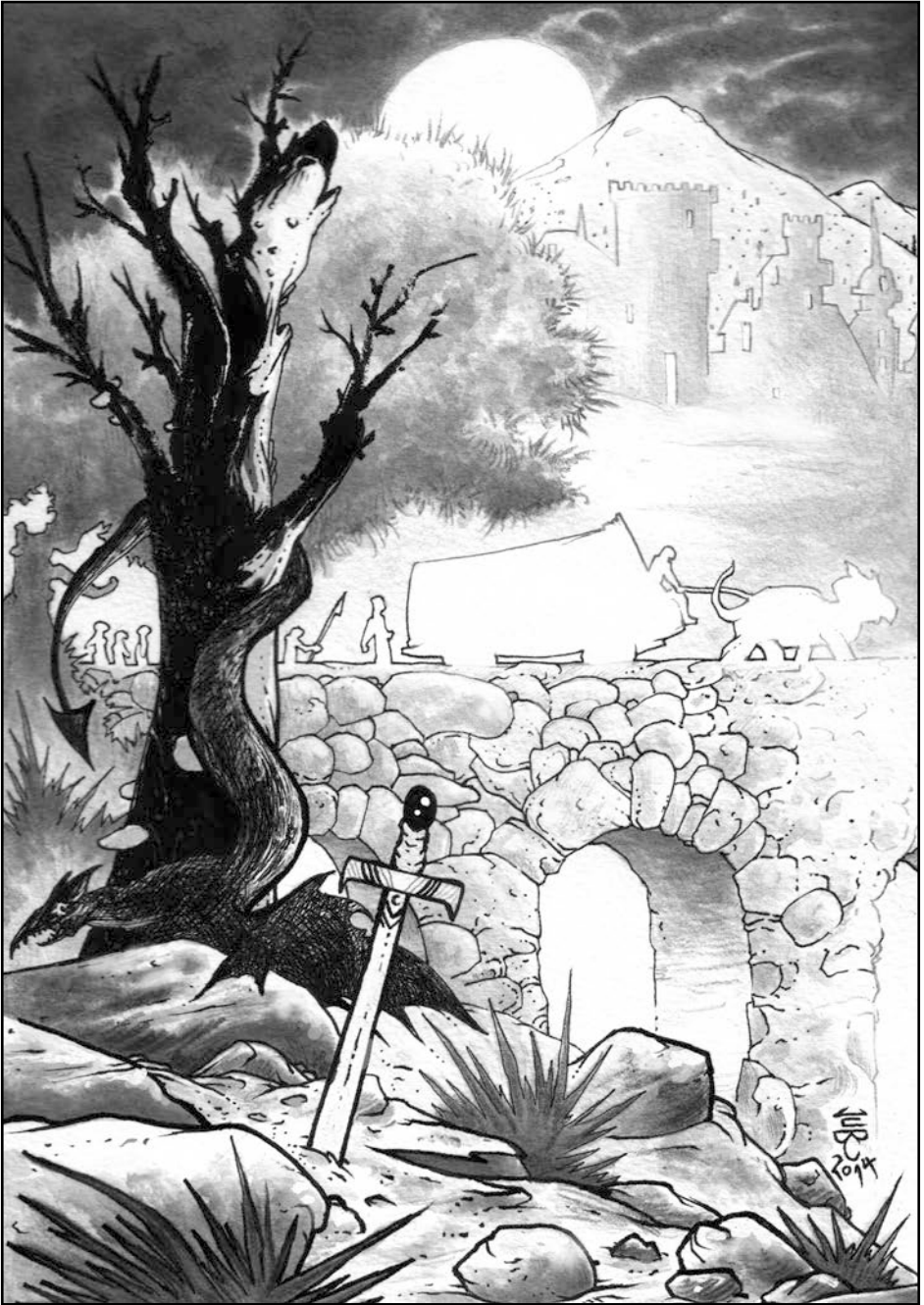
J'ai écrit "Le Récit du changelin" en hommage à Tolkien. Dans ce récit, un jeune garçon de taverne est emmené par une troupe d'elfes de passage qui l'éloigne de son passé et de tout ce qu'il aime et connaît. Il paye un lourd tribut pour ce départ, mais les suit par amour pour leur beauté, leur grâce et leur étrangeté, vers un futur dont il sait seulement qu'il dépasse son imagination. C'était une histoire honnête, du moins je l'espère. Mais elle avait aussi une valeur autobiographique. Will Tavernier était ce que je créerais jamais de plus proche d'un autoportrait. Son histoire ne diffère pas tellement de la mienne. Il y a longtemps, je me suis enfui avec les elfes, pour ne jamais revenir sur mes pas. » [*In Méditations sur la Terre du Milieu, volume dirigé par Karen Haber, Bragelonne, 2003, traduction de Mélanie Fazi.*] *Tel est l'effet que produit Tolkien sur quantité de lecteurs : il fait s'enfuir avec les elfes, courir derrière la nature et découvrir la sienne propre, de nature, puis revenir à la maison en ayant laissé sur le chemin la sève d'une jeunesse oubliée. Cendres et souvenirs. « Eh bien, me voici de retour », conclura Sam en toute fin du « Seigneur des Anneaux »...*

Quant à notre ami Michael Swanwick, qui ouvre donc ce numéro marqué au sceau de l'Anneau unique, nos fidèles savent à quel point cet auteur américain incarne le meilleur du genre sous sa forme courte — un talent pour la nouvelle qui lui a notamment valu cinq prix Hugo... Swanwick, styliste hors pair, atteint des sommets dans le registre de la nouvelle. Chose qui, en France, n'aide évidemment pas à se faire une réputation. Tant pis. On continuera de le lire dans les pages de Bifrost...

Déjà publié dans Bifrost :

- « La Vie des morts » in Bifrost 15
- « La Transmigration de Philip K. » in Bifrost 18 spécial Philip K. Dick
- « Temps de neige » (avec Gardner Dozois) in Bifrost 19
- « Le Pouls brutal de la machine » in Bifrost 35 (prix Hugo 1999)
- « Chasse au clair de lune » in Bifrost 37
- « Vie lente » in Bifrost 39 (prix Hugo 2003)
- « Tout sauf un chien » in Bifrost 47 (prix Hugo 2002)

Le Récit du changelin



REGARNIS LA PIPE. Si je dois raconter cette histoire comme il faut, j'aurai besoin de son aide. C'est bien. Non, inutile de rajouter une bûche dans le feu. Laisse-le mourir. Il y a pire que l'obscurité.

Ecoute la taverne grincer et gémir dans son sommeil ! Ce ne sont que ses os et ses pierres qui se tassent, pourtant on jurerait entendre le plus esseulé des spectres. Il est tard. On a barré la porte, clos les portes à chaque bout du Pont. Le feu dépérit. Dans le monde entier, il n'y a d'éveillés que toi et moi. Ce récit ne convient guère à des oreilles aussi jeunes que les tiennes, mais... Oh ! Pas de cet air renfrogné. Tu vas me faire rire, ce qui messied à ma triste histoire. Bon, voilà qui est mieux.

Rapprochons nos tabourets des braises, que je te dise tout.

Où commencer ? Il y a vingt ans, par une journée du tout début de l'été. L'Ogre avait péri. Nos armées rentraient, fort dépeuplées, de leurs exploits désespérés dans le sud. Chaque survivant reprenait son métier. La contrée connaissait enfin la paix et la prospérité. Souvent, cette taverne débordait de monde.

Les elfes ont entrepris de traverser le Long Pont à l'aube.

Les roues qui grondaient et les clochettes d'argent qui chantaient dans le vent au sommet des piquets auxquels on les avait fixées m'ont réveillé. Vite, j'ai enfilé mes habits, dégringolé de ma soupente, franchi la porte. Les chariots étaient peints de sceaux aux couleurs vives et d'entrelacs de runes sinueuses irradiant une magie que je ne pouvais ni déchiffrer, ni espérer comprendre. Les bœufs blancs attelés échangeaient de douces paroles dans leur propre langue. De la musique flottait sur le convoi, les tambours et cymbales se mêlaient aux plaintes mélancoliques du long cor incurvé qu'on appelle *serpentin*, mais les elfes eux-mêmes, grands et fiers, restaient muets derrière leurs masques immaculés.

Un guerrier s'est tourné vers moi en passant, l'œil aussi froid et hostile qu'une pointe de lance. J'ai frissonné. Il a poursuivi son chemin pour disparaître.

Mais je le connaissais. J'en aurais juré. Il s'appelait... On m'a empoigné par l'épaule. Mon oncle. « Sacré spectacle, hein ? Ce sont les derniers, l'ultime tribu elfique. Quand ils auront traversé le Long Pont, il ne restera aucun des leurs au sud de l'Awen. »

Il parlait avec une profonde tristesse que je ne lui connaissais pas. Pendant les longues années où Gabe le Noir avait été mon maître — et, nouveau-né au départ de mon père pour la Défaite d'Eau-Noire, je n'en



avais connu aucun autre —, je ne l'avais jamais vu de pareille humeur. A y réfléchir, j'ai compris d'instinct qu'un jour il mourrait, qu'on l'oublierait, puis que mon tour viendrait. Pour l'heure, je me contentais de lui tenir compagnie, dans cet étrange sentiment partagé de perte inéluctable.

« Comment font-ils pour se reconnaître entre eux ? » Je m'émerveillais de l'uniformité de leurs robes adornées et de leurs masques vierges.

« Ils... »

Un dragon de feu a jailli dans les airs, la fusée du matin lancée pour marquer l'instant précis où le soleil émergeait à l'horizon, et j'ai levé la tête pour la voir éclater. Quand j'ai baissé les yeux, mon oncle avait disparu. Je ne l'ai jamais revu.

Hein ? Pardonne-moi. Je divaguais. Gabe le Noir était un bon maître, même si je soutenais une opinion différente, alors. Il me battait moitié moins souvent que je le méritais. Mes cicatrices t'intriguent ? Ce sont les marques que tous les *am'rta skandayaksa* portent ; elles n'ont rien de spécial. Les unes rappellent des actes méritoires, les autres des vassalités. La triple griffure sur ma joue traduit mon allégeance au seigneur Cakaravartin, un chef de guerre dont le patronyme signifie « le grand roi qui tourne la roue ». Un nom important, bien que j'aie oublié l'attitude et l'allure de ce tourneur de roue pour lequel j'aurais donné ma vie. Le gribouillis sur mon front indique que j'ai tué un dragon.

Oui, bien sûr. Quel jeune de ton âge s'y refuserait ? Et je prendrais bien plus de plaisir à te conter ce récit-là que celui de ma méchante vie. Mais je ne peux pas. Que j'aie tué un dragon, je m'en souviens : le jet de sang chaud, l'affreux cri de désespoir. Or, tout le reste a disparu, tout ce qui a mené à cet instant d'horreur et, bizarrement, de culpabilité. Comme beaucoup de ce qui m'est arrivé depuis mon départ du Pont, les brumes et l'oubli l'ont emporté.

Regarde nos ombres de géants qui hochent la tête afin de marquer leur accord.

Ensuite ? Je me revois courir sur les toits d'ardoise en pente raide dans des bonds et des glissades que je trouve maintenant démentiels. Avec Corwin, l'apprenti du gantier, nous accrochions les bannières de fête au-dessus de la rue en l'honneur du défilé. Leur étoffe sentait le moisi. On les entreposait à la Porte du Dragon, dans le réduit surplombant la herse, qui comporte un assommoir au sol. Jon, Corwin et moi, nous allions parfois nous accroupir autour pour cracher sur les passants ; nous rivalisions à toucher le crâne de tel ou tel marchand qui ne se doutait de rien.



Des vents froids revigorants giflaient les toits. En sautant les intervalles entre les bâtiments, je m'imaginai dansant avec les nuages. Je me suis accroupi pour nouer une corde à un anneau de fer fiché dans le mur juste sous les pignons. Cor était reparti chercher des bannières au réduit de la porte. J'ai levé les yeux pour voir s'il avait repris sa place et je me suis rendu compte que j'apercevais l'intérieur de la chambre sous les combles de Becky.

La pièce ne contenait qu'un matelas, un coffre, une petite table, une bassine de toilette. Becky, dos tourné à la fenêtre, se brossait les cheveux.

Il me revenait les histoires qu'on se racontait entre gars, sur les dévergondées qui, se sentant observées, donnaient un spectacle salace en usant de leurs doigts, puis du manche de leur brosse. Bien qu'aucun de nous n'ait jamais croisé de telles sirènes, nous croyions en leur existence sans réserve. Quelque part, nous le savions, il existait des femmes assez dépravées pour s'accoupler avec des singes, des ânes ou des trolls des montagnes — voire avec des gars comme nous.

Becky, bien sûr, n'a rien fait de tel. Vêtue d'une chaste chemise de nuit en laine, la tête relevée, elle brossait, au rythme des airs elfiques ténus montant de la rue, ses longs cheveux cuivrés qu'embrassait un rayon de soleil oblique.

Tout cela n'a duré qu'un bref instant. Puis Cor a galopé sur le toit de la jeune fille en faisant autant de vacarme que dix cabris. Il a calé son ballot de bannières sous un bras, tendu l'autre vers moi et gueulé : « Oh ! Will ! Arrête de rêvasser et lance-moi cette corde ! »

Becky a fait volte-face, vu que je la reluquais, poussé un cri de colère qui n'avait rien d'aimable et claqué ses volets.

Durant le retour vers la taverne, je ne voyais que Becky et sa brosse. A mon entrée, ma petite cousine Chardon m'a frôlé en gambadant et en chantonnant : « Les elfes, les elfes, les elfes ! » Elle tournait sur elle-même comme une toupie sans paraître vouloir s'arrêter. Elle adorait tout ce qui brillait : les elfes, la magie, les vieux contes. Il paraît qu'elle a succombé à la blanchéole moins de six ans plus tard. Mais dans mon souvenir, elle continue de rire, de danser, toujours jeune, immortelle.

La salle commune n'accueillait aucun pensionnaire. On avait retiré les tables à tréteaux. Tante Kate, Dolly et ma grande sœur, Eleanor, faisaient le ménage. De son balai, Kate a poussé les reliefs du petit déjeuner vers la trappe et lancé, l'air sombre : « C'est les mauvaises fréquentations, ce Corwin Gantier et sa joyeuse bande de voyous. La bière ne se brasse pas en une nuit ! Il prépare son coup depuis belle lurette. »



Je me suis figé dans le vestibule, certain que la famille de Becky avait rapporté mon voyeurisme. Comment aurais-je pu protester de mon innocence ? J'aurais fait autant ou pire depuis longtemps si j'en avais connu la possibilité !

La brise qui a jailli dans la pièce quand Eleanor a ouvert la trappe a ébouriffé ses cheveux et éparpillé la poussière. « Ils se retrouvent près du fumoir toutes les semaines pour boire à en tomber malades et tramer des sottises, a déclaré Dolly. La jeune Anne de May Chandelier en a vu un uriner dans la rivière depuis le haut du mur il y a trois jours.

– Oh, fi ! » Les détritrus ont cascadié dans l'eau et Eleanor a refermé la trappe. Un geste involontaire de ma part a trahi ma présence. Elles se sont retournées vers moi.

Une étrange illusion m'a pris. Je me suis imaginé que ces trois commères formaient un mécanisme unique, un engin à cancan qui accomplissait des mouvements prédéterminés, comme si une main invisible tournait une manivelle pour les obliger à balayer, à nettoyer et à discuter.

J'ai pensé : l'apprenti de Karl Orfèvre a renié son contrat.

« L'apprenti de Karl Orfèvre a renié son contrat », a dit Dolly.

Il a pris la fuite pour partir en mer.

« Il a pris la fuite pour partir en mer, a ajouté Kate d'un ton accusateur.

– Quoi ? » Je sentais mes lèvres se mouvoir, j'entendais les mots sortir sans intervention de ma part. « Tu parles de Jon ? Pas Jon ! »

Combien d'apprentis a Karl ? Jon, bien sûr.

« Combien d'apprentis a Karl ? Jon, bien sûr.

– Karl l'a trop gâté. » Les mots de Kate faisaient écho dans ma tête avant qu'elle les prononce. « Un gars de son âge, c'est comme un noisetier. Il profite des coups de gaule au lieu d'en souffrir. » Elle m'a regardé en secouant la tête. « Un point capital que les drôles comme toi devraient garder à l'esprit. »

Mamie Bouleau nous a tous étonnés en surgissant de la cuisine.

Aussi fragile qu'une brindille, elle s'est penchée pour poser près du feu une assiette qui contenait deux poissons de la veille qu'elle avait remis à frire et des œufs de cabillaud en saumure. Elle était plus maigre que ton petit doigt et elle avait les cheveux aussi blancs qu'un vieux pissenlit. C'était la première fois que je la voyais sortir de son lit depuis des semaines ; le passage des elfes, ou une propriété revigorante de leur musique, lui valait un regain de vie. Mais elle avait son regard de pierre. « Laissez le gamin tranquille. »

Mon illusion s'est dissipée telle la brume devant une brise matinale de l'Awen.



« Tu ne comprends pas !

– Nous ne faisons que...

– Ce petit effronté...

– Le bac de la cuisine est vide », m'a dit mamie Bouleau. Elle a tiré un grand verre de bière qu'elle a posé près de l'assiette. Il y avait de la chaleur dans sa voix, car j'avais toujours été son préféré, et de la gentillesse dans son coup de menton. « Va vérifier tes lignes. La mousse se sera tassée le temps que tu reviennes. »

L'esprit en émoi, j'ai couru sur le pont jusqu'à la bouche de l'escalier étroit qui plongeait en spirale dans le Jambage du Rétameur. L'idée que l'aimable et rieur Jon ait embarqué m'émerveillait. Tous, nous prétendions vouloir partir en mer un beau jour ; c'était notre deuxième ou troisième sujet de conversation le plus courant lors de nos parties nocturnes de pêche à l'anguille en amont du fleuve. Mais que ce soit Jon qui s'en aille, et sans nous dire au revoir ?

Il m'est alors arrivé quelque chose d'horrible : avec toute la sûreté d'une prophétie, j'ai su qu'il ne reviendrait pas. Il mourrait dans les îles occidentales. Tué et dévoré par une créature du fond des mers comme nul sur le Pont n'en avait jamais imaginé.

J'ai déboulé sur le quai tout en longueur situé au niveau de la limite des hautes eaux. Distract, j'ai ramené mes lignes et rejeté un loup de mer moins long que mon avant-bras. Ses camarades malchanceux, je les ai juchés sur mon épaule.

Mais alors que je me tenais là, sur les pierres obscures et glissantes, j'ai vu une forme immense se mouvoir sans bruit sous l'eau. Dans un premier temps, j'ai songé à une tortue géante, comme celle qui avait occupé dix hommes robustes équipés de cordes et de grappins pour la sortir de la baie de la Tête de Sirène. Mais, en m'avançant, j'ai constaté que cet être la dépassait en taille. Je ne pouvais plus respirer. Figé de peur, je l'ai regardé approcher.

La surface du fleuve a explosé. Une tête a jailli dans des torrents d'eau. Un homme aurait pu se recroqueviller dans une de ses narines. Sa chevelure et sa barbe étaient du noir des fourrés et des arbrisseaux qui bordent les rives en amont et que les crues engloutissent chaque printemps. Il avait des yeux aussi gros que des roues de chariot et aussi ternes que la roche.

Le géant a rivé son regard sur moi, et il a parlé.

Tu me demandes ce qu'il a dit ? Moi aussi, je voudrais le savoir. A cet égard, je ressemble à la victime qui, étendue sur le bas-côté, cherche